

RÉGIS DEBRAY QUITTE OU DOUBLE



TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

18 MARS 2020 / 20 H / **N° 1**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

TRACTS.GALLIMARD.FR

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : ANTOINE GALLIMARD

DIRECTION ÉDITORIALE : ALBAN CERISIER

ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR

GALLIMARD • 5 RUE GASTON-GALLIMARD 75007 PARIS • FRANCE
WWW.GALLIMARD.FR

© ÉDITIONS GALLIMARD, 2020.

Nous voilà donc tous mobilisés. Appelés au sens du devoir, tenus d'obéir aux consignes, et à solliciter un *ausweis* en cas de besoin. Bref, nous sommes en guerre, cela a été dit et redit.

Vient de suite à l'esprit une phrase célèbre : « La première victime d'une guerre est la vérité. » Il faut se méfier du premier mouvement, qui est rarement le bon. La formule de Kipling s'en tient aux nécessités immédiates de la propagande, pour soutenir le moral de l'arrière, voire des troupes elles-mêmes. En réalité, *la première victime d'une guerre est le mensonge*. Les deux vérités ne sont pas contradictoires : la première, tactique, concerne le déroulé des opérations, la seconde, stratégique, la conclusion à en tirer. La première n'est pas chez nous d'actualité, tant sont remarquables, en plein tsunami épidémique, la transparence et la précision des communiqués de guerre. C'est la seconde qui nous atteint de plein fouet : *le retour au réel*.

Convenons néanmoins que c'est une drôle de guerre, celle où le commandant en chef a pour mot d'ordre : « planquez-vous » ; où une mobilisation générale met à l'arrêt ; où on appelle à ne plus faire société pour faire nation, à s'isoler pour se serrer les coudes et à écarter les corps les uns des autres pour se rapprocher d'eux en esprit. Mais l'histoire n'est jamais avare de paradoxes. Et quand « l'ennemi » n'est pas seulement un virus omniprésent et invisible, mais le voisin de palier, voire la grand-mère, et le passant en général – on peut comprendre l'inversion des paramètres.

On comprend moins le *double bind*, les injonctions contradictoires du type : « Ne sortez pas et allez voter », mais après tout, il y a le délai d'apprentissage et un civil ne s'improvise pas général cinq étoiles en un tour de main. On ne passe pas d'un jour à l'autre d'une culture de paix à une culture de guerre – toutes proportions gardées bien sûr (au cours de la bataille de la Marne, rappelons-le, 26 000 soldats français ont été tués en une seule journée, 1 000 morts par jour représentant, en 1914-1918, une bonne journée). Plus incompréhensible le fait qu'une *start-up nation*, à la pointe de la technologie, ait eu autant de mal à se procurer et distribuer un produit aussi peu *high-tech* qu'un masque de protection – ce qui revenait à envoyer au front des soldats en les privant de fusil. Car dans cette guerre étrange, il n'y a qu'une catégorie de gens qui méritent ce beau nom et exposent chaque jour leur vie, ce sont les médecins, les infirmières, les urgentistes et tout le personnel des hôpitaux. Les soldats du virus, comme il y a des soldats du feu. Ce

sont ceux qui auront droit demain à la croix de guerre, et à notre admiration.

Alors, est-ce un mensonge d'appeler « guerre » une catastrophe dramatique, une hypercrise, à savoir trois crises en une, sanitaire, économique et existentielle ? Quel intérêt y a-t-il à cette métaphore, reprise en anaphore ? D'abord, à mettre la barre très haut, en convoquant les grands ancêtres. Clemenceau : « Je fais la guerre, rien que la guerre. » Churchill : « Du sang et des larmes. » Et de Gaulle bien sûr, le 18 juin : « Cette guerre est une guerre mondiale... j'invite tous les Français à m'écouter et à me suivre. » Ensuite, et dans la foulée, à prendre rang parmi les plus légendaires. Et pourquoi pas ? On peut fort bien réussir cette épreuve de passage et passer, victorieusement, le test qu'ont connu toutes les générations du feu, à savoir le tri entre les caractères et les rien qu'intelligents, entre ceux qui ont du coffre et ceux qui n'ont que des diplômes. On pouvait craindre un certain manque de densité, une difficulté à incarner chez de jeunes managers qui n'ont, à aucun moment de leur vie, eu soif, faim ou peur, ni de cors aux pieds ni trente kilos sur le dos. La difficulté fait les caractères – et pourquoi pas aujourd'hui comme avant-hier ? Ce serait une bonne nouvelle.

Mais n'oublions pas que, guerre ou crise, une commotion fait aussi le tri entre le factice et le réel. Les châteaux de cartes s'écroulent, les poids et mesures sont vérifiés. Il était entendu, jusqu'en mai 1940, que l'armée française était la meilleure du monde ; en juin, nous sûmes ce qu'il en était.

Il est entendu, depuis 30 ans, que l'Europe est notre avenir, les frontières un odieux archaïsme, et l'intérêt national, une funeste vieillerie. Ouverture, libre circulation des personnes et des biens, respect des règles de Bruxelles. Nos classes dirigeantes nous l'ont répété sur tous les tons. Fini le pognon de dingue pour les derniers de cordées ; privatisations à tout crin (aéroport, services publics, chemin de fer), levons les barrières ! Et voilà qu'on parle de nationaliser. De mettre au rancart la règle sacro-sainte du 3 % et de retrouver les solidarités essentielles. L'Europe fantôme s'esbigne, blablate et communique, et c'est la Chine qui vient au secours de l'Italie, non la France ni l'Allemagne. N'était-il pas temps d'appeler un chat un chat, et l'Union européenne, avec son corset libéral, un pieux mensonge ?

On le dit depuis longtemps : mondialisation des objets, tribalisation des sujets – et des réflexes. Ce qu'on croyait anachronique et périmé nous revient, désagréablement, en pleine figure. La guerre détruit mais elle libère aussi. Quoi ? Un rhinencéphale sous-jacent aux connexions neuronales plus élaborées, et plus tardives. Les neuropsychiatres nous ont appris que la dissolution des fonctions nerveuses supérieures, chez un individu en crise, déstabilisé par un coup du sort inattendu, s'opère en remontant le cours de l'évolution. Les fonctions les plus récentes sont les plus fragiles. Le néocortex est plus vulnérable que le cerveau reptilien et c'est le premier qui se désorganise en cas de commotion. Ce n'est pas une bonne nouvelle, on s'en doute, et les sociétés n'échappent pas à cette déconstruction qui

fait revenir au plus simple, au plus élémentaire, aux données de base. Mieux vaut en être conscient pour ne pas se laisser surprendre ni balayer par les lois de la nature. Paradoxalement, c'est en nous révélant avec quelle facilité la croûte civilisationnelle peut disparaître, c'est en nous révélant les arrières-fonds de nos rhétoriques et des leurres de façade, cachés par le train-train des jours, qu'un état de guerre peut nous mettre à pied d'œuvre, sans faux-fuyants ni faux-semblants.

RÉGIS DEBRAY

TRACT, *L'EUROPE FANTÔME* AINSI QUE *ÉLOGE DES FRONTIÈRES* (GALLIMARD, 2010)
ET *DU BON USAGE DES CATASTROPHES* (GALLIMARD, 2011).

DANS LA COLLECTION « TRACTS/GALLIMARD »

- N° 1** RÉGIS DEBRAY, L'EUROPE FANTÔME, FÉVRIER 2019
N° 2 ERRI DE LUCA, EUROPE, MES MISES À FEU, MARS 2019
N° 3 PIERRE BERGOUNIOUX, FAUTE D'ÉGALITÉ, MARS 2019
N° 4 FRANÇOIS GARDE, LA POSITION DES PÔLES, AVRIL 2019
N° 5 DANIELLE SALLENAVE, JOJO, LE GILET JAUNE, AVRIL 2019
N° 6 CYNTHIA FLEURY, LE SOIN EST UN HUMANISME, MAI 2019
N° 7 SYLVIANE AGACINSKI, L'HOMME DÉSINCARNÉ, JUIN 2019
N° 8 FRANÇOIS SUREAU, SANS LA LIBERTÉ, SEPTEMBRE 2019
N° 9 HÉLÉ BÉJI, DOMMAGE, TUNISIE, OCTOBRE 2019
N° 10 ARTHUR DÉNOUVEAUX & ANTOINE GARAPON,
VICTIMES, ET APRÈS ?, NOVEMBRE 2019
N° 11 RENÉ FRÉGNI, CARNETS DE PRISON, DÉCEMBRE 2019
N° 12 STÉPHANE VELUT, L'HÔPITAL, UNE NOUVELLE INDUSTRIE,
JANVIER 2020
N° 13 DIDIER DAENINCKX, MUNICIPALES. BANLIEUE NAUFRAGÉE,
FÉVRIER 2020
N° 14 ARUNDHATI ROY, AU-DEVANT DES PÉRILS, MARS 2020

GRAND FORMAT « TRACTS/GALLIMARD »

RÉGIS DEBRAY, LE SIÈCLE VERT, JANVIER 2020

À l'heure du soupçon, il y a deux attitudes possibles. Celle de la désillusion et du renoncement, d'une part, nourrie par le constat que le temps de la réflexion et celui de la décision n'ont plus rien en commun ; celle d'un regain d'attention, d'autre part, dont témoignent le retour des cahiers de doléances et la réactivation d'un débat d'ampleur nationale. Notre liberté de penser, comme au vrai toutes nos libertés, ne peut s'exercer en dehors de notre volonté de comprendre.

Voilà pourquoi la collection « Tracts » fera entrer les femmes et les hommes de lettres dans le débat, en accueillant des essais en prise avec leur temps mais riches de la distance propre à leur singularité. Ces voix doivent se faire entendre en tous lieux, comme ce fut le cas des grands « tracts de la NRF » qui parurent dans les années 1930, signés par André Gide, Jules Romains, Thomas Mann ou Jean Giono – lequel rappelait en son temps : « Nous vivons les mots quand ils sont justes. »

Puissions-nous tous ensemble faire revivre cette belle exigence.

ANTOINE GALLIMARD





*Convenons néanmoins que c'est une drôle de guerre,
celle où le commandant en chef a pour mot d'ordre : « planquez-vous » ;
où une mobilisation générale met à l'arrêt ; où on appelle à ne plus faire
société pour faire nation, à s'isoler pour se serrer les coudes et à écarter
les corps les uns des autres pour se rapprocher d'eux en esprit.*

RÉGIS DEBRAY

RÉGIS DEBRAY EST L'AUTEUR DE *L'EUROPE FANTÔME* ET *DU SIÈCLE VERT* DANS LA COLLECTION TRACTS, AINSI
QUE *D'ÉLOGE DES FRONTIÈRES* (GALLIMARD, 2010) ET *DU BON USAGE DES CATASTROPHES* (GALLIMARD, 2011).